

## LOCHLAIN DES ULAID

*GÉOFF*

Apparue comme par enchantement, une brume épaisse enveloppa les pierres dressées qui s'éri-geaient fièrement face à la mer, les enserrant de mille mains spectrales aux doigts mouvants. Elle s'était propagée de façon reptilienne, avalant la bruyère et les pierres moussues, recouvrant la lande et étirant ses volutes fantomatiques jusqu'au village de Caer Gwaien. Sa hardiesse insouciant l'avait conduite aux pieds des murs d'enceinte de la motte, léchant ses pierres ancestrales de façon obscène, comme pour se moquer de la tribu qui s'y abritait.

Isolée, une sentinelle emmitouflée dans les replis de son tartan guettait l'étendue de bruyère qui s'étalait jusqu'à la lisière de la forêt. Ses yeux aux

teintes de l'acier se plissaient, à mesure que la lumière du jour déclinait ; sa main aux doigts vigoureux resserrait un peu plus la hampe de sa lance aussi. Préservés de l'humidité extérieure et de la froidure de la nuit tombante, les habitants s'étaient blottis autour des foyers aux flammes vives, attendant le retour des guerriers partis le matin même. Avec la course du soleil s'achevant, on avait pu voir se creuser les traits de l'inquiétude qui marquaient maintenant chaque visage. On ne parlait qu'à mi-mot, et uniquement lorsque la nécessité s'en faisait ressentir. Habituellement, les rires et les cris auraient résonné, les accords joyeux de la harpe du barde auraient accompagné les chants des femmes. Cependant, le cœur n'était pas aux lais, aux plaisanteries, ni à la légèreté. Caer Gwaien avait été soumis à l'affront suprême.

Les hommes du village de Lokorn étaient venus traîtreusement, trois nuits auparavant. Sans honneur, ils avaient enlevé trois fillettes et volé cinq bœufs. Il n'y avait pas eu de témoin, mais le méfait portait la marque des Sangliers Rieurs. Comme toujours dans ces cas, ils s'évertuaient à faire savoir qu'ils avaient œuvré, trop fiers de narguer les gens des tribus alentours. Un jeune guerrier de Caer Gwaien avait été tué ; son corps avait subi d'horribles et infamantes mutilations, sa tête exposée bien en

vue, plantée sur une pique, une pomme dans la bouche...



Cela devait maintenant faire trois fois quatre saisons que les feuilles des arbres tombaient sans que les terribles pillards de Lokorn n'aient commis un crime, violé une loi ou bravé un interdit. Ces guerriers étaient à l'image des divinités oubliées qu'ils vénéraient, impitoyables, vicieux et issus d'un âge barbare révolu. Leur témérité n'avait d'égale que leur goût prononcé pour le sang et le carnage. Les rares braves qui s'étaient risqués à combattre les Sangliers Rieurs avaient fini empalés, nourrissant les corbeaux à la frontière du territoire maudit que ces féroces démons s'étaient attribué. Certains avaient eu moins de chance, offerts sur les autels sacrificiels de ce peuple impie, livrés aux rituels effroyables de leurs druides sanguinaires.

Une alliance de toutes les tribus aurait pu venir à bout du village de Lokorn. Cependant, les rancunes existantes depuis des temps immémoriaux entre chaque clan avaient été un obstacle insurmontable. Aucune coalition n'avait été possible, et les sauvages perpétrèrent leurs crimes impunément. Les braves de Caer Gwaien ne sont pas moins courageux que n'importe quel autre guerrier celte. Loin s'en faut...

Toutefois, l'âme en peine, la conscience taraudée par les démons du remord, jamais Amorgen Fer Loga, leur chef, n'aurait accepté qu'une nouvelle expédition punitive soit mise sur pied. Trop de combattants valeureux étaient partis pour ne jamais revenir, laissant veuves et orphelins à la charge de la tribu... La sagesse voulait que les vies soient préservées, le conseil des anciens et le druide s'accordaient sur ce point. Caer Gwaien avait besoin de tous ; pour sa protection, pour la culture des champs, la pêche et l'élevage. Les dieux en avaient voulu autrement...

(...)

# **PÉRONNIK ET KHONAN :** **LES MINES DU DIEU** **OLYPHANT**

*MARKUS LEICHT*

Debout sur leurs escargouilles caparaçonnées de la tête aux pieds, Péronnik et ses compagnons taillaient et hachaient depuis de longues heures, dans la marée humaine qui tentait de les mettre à bas de leurs montures.

Il y avait là dame Aspartame, la douce amie de notre héros, dont les coups de sa gigantesque poêle à frire étaient tout aussi redoutables que les coups d'épée ; Grhoumu le Hald et sa hache à deux mains qu'il valait mieux ne pas croiser si on voulait garder la tête sur les épaules, et Péron qui maniait sa fronde du mieux qu'il pouvait, et, avouons-le, ce n'était pas particulièrement terrible. Tout au moins avait-il ré-

ussi, jusqu'ici, à épargner ses amis de ses projectiles. Ce qui était déjà tout à son honneur. Est-il besoin de préciser que Péronnik, tout ventripotent qu'il fût, n'était pas en reste, avec son épée et sa masse de forgeron qui écrabouillait les os en dépit des lourdes armures censées protéger leurs adversaires.

Face à eux grouillait l'armée ennemie. Quinze mille féroces harponneurs Fringes prêts à les réduire en chair à saucisse à la moindre défaillance. Quinze mille autres corps jonchaient déjà le sol sous les pieds des assaillants, victimes du terrible quatuor. En sept heures d'un combat acharné, ils avaient réussi, en effet, à abattre la moitié de la terrible horde.

— J'espère qu'ils ne vont pas demander des renforts, dit Péron, tout en faisant tourner son arme une nouvelle fois.

— Attention les têtes, prévint Grhoumu, tandis qu'un boulon de quarante jaillissait de l'arme à la vitesse d'une fusée au galop.

Dans une trajectoire aussi inattendue que zigzagante, le projectile d'acier alla percuter par le plus grand des hasards le crâne du général en chef de l'armée ennemie, un maigrichon aux cheveux verts qui se tenait précautionneusement à l'abri, derrière ses troupes de fantassins.

— J'en ai eu un, j'en ai eu un, éructa aussitôt celui qui se présentait régulièrement comme un lointain

cousin de Péronnik.

En même temps qu'il se mettait à danser sur le dos de son escarguille, un mouvement d'hésitation se fit dans la horde des féroces harponneurs Fringes et, sans que rien ne l'annonçât, tant jusqu'ici ils mettaient d'ardeur au combat, ceux-ci se mirent brusquement à détalier comme si les armées du grand Khrik étaient à leurs trousses.

— Eh bien, dit dame Aspartame, il était temps que nous en finissions. Ma poêle commence à être dans un piteux état. À notre retour, j'en achèterai une nouvelle.

Suivant ces propos, un chuintement se fit entendre, presque aussitôt suivi d'un *plop* caractéristique, et une infobulle apparut au-dessus de la tête de nos amis. De son habituelle voix métallique, elle débita son message :

— UNE POÊLE, UNE CASSEROLE, UN CHAUDRON. TOUT CE QU'IL VOUS FAUT SE TROUVE CHEZ *BRICO BRICO*. *BRICO BRICO*, ENCORE MOINS CHER QUE PAS...

Le discours fut interrompu par un *blong* des plus violents, et l'infobulle s'écrasa aux pieds de nos héros.

— J'en ai eu un deuxième, j'en ai eu un deuxième, s'extasia Péron, sautant et tourneboulant sur place, en lançant sa fronde en l'air.

— Bon, fit Grhoumu, tu peux ranger ton arme maintenant, avant de tuer l'un d'entre nous. Il n'y a plus personne en face.

— Ben quoi, je commençais à peine. Vous auriez pu m'en laisser quelques-uns, tout de même.

— On n'a pas eu le temps, remarqua le Hald, en essuyant la double lame ensanglantée de sa hache. Ils ont détalé comme des rapins en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Peuh ! râla Péron. C'est pas des manières de se battre, ça.

Péronnik approuva, tout en posant le gigantesque tonneau que pendant tout le combat il portait fièrement sur son dos, et proposa :

— Buvons à cette nouvelle victoire, compagnons.

Ce qu'ils firent sur-le-champ, vidant le tonneau en moins de temps qu'il n'en faut pour retirer la bonde. Puis dame Aspartame se chargea de décabosser sa poêle avec la masse de son ami et leur prépara un de ces délicieux sangliers aux pruneaux et aux macarons cuivrés comme elle seule, dans toute la Cynandrie, savait en préparer. Une de ces recettes dont elle gardait jalousement le secret. Plus d'un aurait tué père et mère pour en avoir le détail. Mais dame Aspartame, en digne fille de sa mère et encore plus digne petite-fille de sa grand-mère, n'aurait point révélé des secrets qui se transmettaient oralement de mère

en fille depuis de fort nombreuses générations.

Une fois la préparation cuite et assaisonnée à point, dame Aspartame adressa à la lune la prière du repas, comme il se doit lorsqu'on a un minimum d'éducation :

— Oh, Grande lune, regarde comme ce repas paraît délicieux et comme nous allons nous régaler.

Ce à quoi ses compagnons répondirent :

— Grompf !

— Grompf !

— Grompf !

Et dame Aspartame s'empressa à son tour de conclure par un *grompf* de bon aloi en mordant sauvagement dans une cuisse de ce sanglier aux pruneaux et aux macarons cuivrés, dont nous ne vous dirons rien d'autre et surtout pas à quel point il était succulent et fondant à souhait, et délicatement parfumé...

Pendant un long moment, on n'entendit plus qu'un concert de mastications et de déglutitions, témoignage de l'excellence de ce repas qui, sur le plus difficile des guides gastronomiques, lui aurait valu vingt ou trente étoiles, bien qu'en général on n'en attribuât point plus de cinq. Mais devons-nous reconnaître qu'une fois de plus dame Aspartame s'était surpassée et que ce sanglier... Hum ! Bon, O.K., je m'arrête là. Pas besoin de me regarder avec ces yeux

de zombies qui n'auraient pas mangé depuis plusieurs semaines... Reprenons donc notre récit.

Péronnik en était à se servir une quatrième part lorsqu'un bruit, dans les fourrés tout proches, alerta notre quatuor. En quelques secondes, nos amis furent sur pied, l'arme à la main. Dans ces contrées plus que sauvages, pour ne pas dire pire, un inconnu était toujours un ennemi.

— Qui va là ? interrogea Péronnik, de son air le plus menaçant.

— Passez votre chemin, fit une voix forte et claire, et abandonnez-moi votre repas. Sinon il vous en cuira.

Un guerrier à la puissante stature apparut dans la lumière du feu. Son corps avait la couleur du bronze et portait de nombreuses cicatrices, témoignages de combats tout aussi nombreux. Il tenait en main une solide épée. Fermement campé sur ses jambes, on devinait qu'il n'était pas homme à renoncer à ses buts facilement.

Mais notre héros ventripotent n'était pas non plus du genre à laisser un repas derrière lui. Il fit un pas en avant.

(...)

# **LES MANGEURS DES SABLES**

## **Une Aventure de Thorn le Barbare**

*GRÉGORY COVIN*

### **1**

La tempête de sable s'était levée soudainement, emprisonnant Thorn dans ses filets de vent et de poussière. Dans une langue aujourd'hui oubliée, la tempête chantait, soufflant et tonnant sa haine de ceux et celles qui parcouraient ses terres sans y être invités. Pour qui se serait trouvé dans la tourmente, il aurait distingué un colosse perché sur un cheval aussi noir que la nuit. Immobile tel une statue, le barbare se laissait malmener par les courants éoliens, imperturbable. Son armure griffée par les milliers de cristaux chauffés par le soleil ne l'inquiétait pas outre mesure. Le sable venait s'incruster dans les fines rai-

nures du poitrail de métal, comme pour tenter de les faire disparaître à tout jamais et d'effacer le passé du voyageur. Le bas de son visage était protégé par une large étoffe rattachée à sa cape, dont les pans claquaient au vent et donnaient l'intrigante sensation que des cavaliers étaient à sa poursuite. Des milliers de galops de chevaux surexcités coulant vers lui, aux yeux fous, ressentant l'avidité de leurs maîtres qui allaient enfin atteindre leur but : tuer le Cimmérien. Le barbare les aurait peut-être entr'aperçus à travers les rideaux de sable qui se dressaient autour de lui, si un simple mirage avait eu le pouvoir d'attirer son attention. Ses longs cheveux de jais étaient aspirés par le vent dont les doigts crochus essayaient vainement de le tirer en arrière pour le faire tomber. Chacune de ses tentatives se soldant par un nouvel échec, à croire que l'homme était plus solide que le roc.

Vaincue, ou peut-être simplement lasse, la tempête commença à se déporter, non sans heurter une dernière fois le guerrier gigantesque. Elle glissa auprès de Thorn comme un serpent invisible et gigantesque. Il sentit sa masse faite de cette chair inconsistante qu'était le sable racler la terre avec une force telle que le sol s'enfonça auprès de lui. Se creusant de mille sillons indéchiffrables.

Quand sa monture eut un mouvement de recul, poussant un hennissement dont l'écho se perdit dans

la tourmente, le Cimmérien comprit que quelque chose se trouvait avec eux au cœur de la tempête. Se déplaçant avec elle, ou au contraire prise au piège dans cette dernière. Le cheval accusa un violent coup, comme s'il venait de percuter un mur de plein fouet, avant de s'affaisser, ses pattes ne le supportant plus. D'un geste ample et pourtant d'une grande fluidité, Thorn tira son glaive tout en écartant les jambes afin de ne pas être entraîné dans la chute de la bête. Alors que l'animal s'étalait sur le côté, privé de ses forces, le guerrier prit appui sur le sol mouvant que constituait cette terre de sable. Tout en prenant garde à ne pas perdre l'équilibre.

Une masse sombre, presque granuleuse, se dressa devant lui, et Thorn se mit en garde. Il leva son arme au-dessus de lui, comme le scorpion dresse sa queue au dard mortel au-dessus de sa tête, tout en se déportant sur le côté, et fit face à son adversaire. Il pleuvait du sable, brûlant et étouffant. Les deux adversaires se contemplèrent un court instant, fantômes presque invisibles l'un pour l'autre. Ce qui se tenait là, à quelques mètres du Cimmérien, devait mesurer presque deux mètres de haut, mais c'était sa largeur qui était stupéfiante, et qui faisait douter le guerrier quant à ce que lui rapportaient ses yeux. Quatre mètres de long. Quelle créature pouvait mesurer quatre mètres de long ?

La chose, dans un mouvement qui ressembla à une saccade, s'avança vers le guerrier, et le barbare frappa. Il y eut un craquement sec, et Thorn réitéra son attaque. La lame de son glaive siffla, trancha le vide qui l'entourait. Le monstre avait disparu.

Dans les secondes qui suivirent, la tempête puisa dans ses dernières forces avant de plonger dans un nouveau sommeil sans rêve. Elle hurla une ultime fois, prière dédiée au désert, tout en raclant le sable avant que son chant ne se perde dans le lointain. S'évanouissant comme par magie au-dessus des terres. Décidée à recouvrer des forces pour être prête à attirer en elle une nouvelle proie, dans les prochaines heures, voire peut-être les prochains jours. Les derniers grains de sable malmenés par le vent se déposèrent ainsi au sol. Recouvrant la moindre trace du combat. Et les empreintes des deux assaillants.

Thorn regarda autour de lui, à la recherche de son étrange adversaire, avant de se retourner vers sa monture. Elle n'avait plus de tête. Quelque chose d'une taille démesurée la lui avait tranchée et, semblait-il, l'avait emmenée avec elle ; à moins qu'elle ne l'ait avalée d'une bouchée. Le Cimmérien rangea son glaive dans son fourreau, avant de prélever ses affaires de ce qui restait de l'animal, et de reprendre la route à pied.



Il rejoignit le village de Theb à la fin du jour. Bien que le soleil déclinât à l'horizon, s'allongeant de tout son long par-delà les terres, Thorn remarqua immédiatement les changements qui étaient survenus dans cette ville qu'il avait traversée quelques années auparavant. Le sable, autrefois relégué à l'extérieur des enceintes de la cité, était omniprésent. Il grouillait comme un tapis de cafards entre les rares herbes poussant ci et là, incrusté dans la pierre, aplani sur les toits, infestant chaque endroit sur lequel son regard se posait. Le Cimmérien se souvenait de cette ville édiflée près d'une oasis, à l'intérieur de laquelle la vie était difficile comme toute cité désireuse de s'étendre dans le désert, mais ce microcosme perdu dans l'infini des sables semblait avoir régressé de plusieurs centaines d'années. Il y avait des bâtisses abandonnées ou en ruines. Des bêtes, d'une maigreur inquiétante, déambulaient dans les ruelles à la recherche de leur propriétaire ou de quelques brins d'herbe à avaler. Les quelques enfants passant auprès de lui avaient la peau creusée par le vent et les particules de sable qu'il charriait. Leur visage, autrefois innocent, béni par le soleil, était aujourd'hui brûlé par ce dernier. Qu'était-il donc survenu en l'espace de quelques années ?

Comme lors de sa première visite, Thorn se rendit dans l'unique taverne de la ville. Si l'eau y était rare, quand elle n'était pas tout simplement qu'un mot, le vin y avait toujours coulé à flots. Il n'étanchait pas entièrement la soif, mais donnait matière au corps de se ressourcer, parfois même de délier quelques langues. La porte de la bâtisse grinça en laissant entrer le barbare, et le colosse ne put éviter de constater comme le sable avait également investi l'intérieur des demeures. Coulant du plafond comme une eau d'un autre temps dans lequel l'Homme n'avait pas sa place.

Thorn s'installa dans un recoin de la taverne, sous les regards intrigués des quelques brigands installés autour des tables. Theb était rapidement devenu la ville de passage de tous ceux qui fuyaient la civilisation ou ceux qui la régentaient. Nul n'était assez fou pour traverser le désert pour poursuivre qui que ce soit. Seuls en trouvaient le courage ceux qui n'avaient plus rien à perdre. Cela semblait d'autant plus vrai aujourd'hui.

— Je n'ai que du fond de cuve, étranger, vendu à prix d'or, fit le patron de la taverne en s'approchant du Cimmérien. Les livraisons que j'attendais ne sont jamais arrivées à bon port. C'est donc ça ou rien.

— Quelque chose a attaqué mon cheval, répondit le barbare. Je veux boire, et savoir ce que c'était.

— Remercie les dieux de ne pas avoir connu le même sort que cette bête, fit une voix à l'autre bout de la salle. Bien que je doute que ce qui vit dans le désert te laisse repartir de Theb sans rien demander en échange...

(...)

# LE TOMBEAU DE LA REINE

*CARINE FERNANDEZ*

L'auberge des docks de la rivière Kinatas était bondée. Guerriers et matelots venaient s'y enivrer à chaque tombée de la nuit, au milieu d'un nuage de lotus brun de médiocre qualité. Ils y avaient pour compagnie quelques ribaudes ramassées dans les rues sombres et crasseuses de Tassin. Même si cette ville était la capitale de l'Artonie, certains de ses quartiers baignaient dans la fange d'où émanait le remugle de l'humanité.

La porte s'ouvrit dans un grincement qui laissa le froid hivernal s'engouffrer. Une silhouette encapuchonnée s'avança. Elle s'immobilisa. Grisés par les substances ingurgitées, personne ne se retourna. Deux mains féminines repoussèrent la capuche purpurine pour laisser apparaître un visage fin, d'un teint d'albâtre. Les cheveux étaient camouflés sous un tissu grossier noué autour de la tête. La jeune

femme considéra la salle de ses yeux de jade, avant de fixer son regard sur un point près de l'âtre, dans lequel de grosses bûches flambaient. Elle écarta légèrement les pans de sa cape et dévoila une robe de velours noir dont la taille était marquée par un large ceinturon de cuir brut.

Elle s'avança, la démarche altière, vers l'une des tables, à laquelle un homme était installé. Une barbe de plusieurs jours et le pourpoint taché, il avait peu d'allure et semblait perdu dans les méandres de sa chope de cervoise tiède. Elle prit place à ses côtés sans lui adresser la parole. Il tourna la tête et l'envisagea d'un œil sombre.

— Si j'avais voulu la présence d'une sybarite, ce serait déjà chose faite, fit-il à son encontre.

La jeune femme eut du mal à entendre les paroles que l'homme avait prononcées, car sa voix était couverte par le brouhaha de la salle. Mais elle en comprit l'essentiel. Elle sourit et posa sa main sur celle de l'ivrogne.

— Regarde-moi, lui dit-elle d'une voix mélodieuse.

Alors tout son être sembla aspiré dans le regard de la jeune femme, dont l'iris se délavait lentement, laissant progressivement la place à des yeux d'un vert si clair que l'on pouvait s'y égarer. Elle reprit :

— Tu vas bien écouter ce que je vais te dire.

— Je vais bien écouter ce que tu vas me dire, ré-

péta-t-il mécaniquement.

— Tu vas détacher ta bourse et me la passer discrètement sous la table.

Il accomplit la manœuvre d'un geste lent et méthodique. Elle se saisit de l'aumônière et la tâta d'un air de déception, avant de l'attacher à son ceinturon.

— Maintenant tu vas oublier ce qui vient de se passer et remettre ton nez dans ton bock.

Ce qu'il fit sans sourciller. Alors que les yeux de la belle reprenaient leur couleur initiale, un frisson qui semblait venir d'outre-tombe lui parcourut l'échine. Elle se retourna rapidement, saisie par le sentiment d'être observée. Pourtant, après un rapide coup d'œil à l'assistance, personne ne semblait faire attention à elle.

Elle se leva pour prendre place aux côtés d'une deuxième victime. C'était un marin qui venait de débarquer de quelque esquif. Il fut ravi que la compagnie d'une jeune femme s'impose à lui sans effort. Il passa chaleureusement son bras autour des épaules de la belle et lui tendit sa chope pour l'inviter à boire. Elle refusa d'un signe de tête, et posa sa main sur celle de l'homme qui lui pétrissait négligemment le bras. Ses yeux s'éclaircirent à nouveau.

— Tu vas bien écouter ce que je vais te dire.

— Je vais bien écouter ce que tu vas me dire, reprit-il.

— Tu vas détacher ta bourse et me la passer discrètement sous la table.

Tout comme le premier, le matelot lui tendit son pécule qu'elle fixa à sa ceinture.

À cet instant, un rire tonitruant résonna du fond de la taverne. Elle se retourna, dorénavant persuadée que son petit manège avait été découvert. Attablé devant un verre dans un coin sombre à l'écart des clients de l'établissement, un homme la regardait fixement, l'air amusé. Deux compagnons semblaient l'escorter. Assis non loin de lui, ils observaient l'ensemble de la taverne à tour de rôle.

La jeune femme se leva et traversa la salle. Elle se faufila entre les tables, avant de se poster, immobile, devant le moqueur. Elle le considéra, et malgré l'obscurité partielle de cette partie de la taverne en raison de son éloignement de la cheminée, elle lui devina des yeux bleus sur un visage émacié, de teint mat, entouré d'une chevelure brune. Sous sa chemise de tissu épais, elle devinait la musculature imposante d'un guerrier des contrées du Nord, elle ne pouvait se méprendre.

Il l'invita à s'asseoir. Elle tira un tabouret, afin de se placer en face de son hôte, tout en gardant un œil sur les deux sbires qui l'accompagnaient. Il fit signe au tavernier d'apporter à boire.

— Comment fais-tu ? commença-t-il alors qu'une

main velue faisait claquer une chope mousseuse devant la jeune femme.

— Je ne comprends pas, répondit-elle d'une voix suave.

— Allons, je t'ai vu persuader ces deux pochards de te donner leur bourse. Il y a forcément quelque diablerie derrière tout ça ! s'exclama-t-il amusé.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu veux parler, laissa-t-elle traîner, agacée par l'outrecuidance de ce beau parleur.

Elle se leva, prête à partir, mais il la retint par le bras.

— Reste assise un instant. J'ai envie de parler.

— Je ne suis pas de celles dont on achète la compagnie.

— C'est ce que je vois, lâcha-t-il, un sourire en coin.

Malgré l'air narquois du guerrier, elle reprit place. Non seulement elle le trouvait attirant, mais elle se dit qu'un homme accompagné de deux gardes devait avoir une escarcelle bien garnie.

— Quel est ton nom ? reprit-il.

Elle hésita un instant avant de répondre :

— K'Hana.

— Tu n'es pas d'ici.

— Je suis arrivée hier. Je viens de Soltomé.

— Vraiment ?

À l'évocation de la ville des voleurs, le guerrier eut une pensée nostalgique face au souvenir des aventures qu'il avait lui-même vécues dans cette cité. K'Hana, elle, trouvait que la discussion avait déjà assez duré. Elle posa sa main sur celle de son interlocuteur, ce qui le fit sortir de sa rêverie. Ses yeux de louve s'éclaircirent.

— Tu vas bien écouter ce que je vais te dire.

À ces mots, le guerrier ressentit un trouble qui sembla obscurcir son jugement. K'Hana ressentit une résistance à son charme. Elle reprit :

— Tu vas bien écouter ce que je vais te dire.

Il ôta la main de la jeune femme de la sienne et secoua la tête comme pour reprendre ses esprits. Surprise, K'Hana resta pétrifiée.

(...)

# LE TIGRE ET LE LION

**GREG HOCFELL**

*À la mémoire de Robert Ervin Howard*

Le Shémite palpa la roche, intrigué, puis fit un premier pas vers l'entrée de la grotte.

Les légendes allaient bon train autour de ce lieu maudit ; on murmurait que des colonnes de fantasmes fantômes sortaient des profondeurs de l'enfer par ce tunnel sans fin. Un vieux berger du pays de Kush jurait en avoir vu s'échapper des milliers d'hommes protégés par d'épaisses cottes de mailles, le poing sur le pommeau de leur cimenterre, chevauchant leurs montures aux crinières de soufre. Personne n'avait cru le vieillard : pas un prince des flamboyantes cités de l'Aquilonie ni même un hobereau de Stygie ravagée par des guerres intestines vieilles de mille lunes. Seul un comptable rondouillard brythunien, appâté par le gain, avait cru bon de

suivre le vieux sénile jusqu'à l'entrée de cette grotte devant laquelle le Shémite se posait tant de questions. Des cris inhumains s'étaient alors élevés des profondeurs de la nuit blême, dépêchant dès cet instant les racontars les plus fous.

Eraïm lui-même s'était laissé envoûter par les sornettes inquiétantes d'une drôlesse, au cours d'un banquet orgiaque.

— Les hordes de Balakim sortent régulièrement des catacombes pour assouvir leur soif de rapines et de meurtres, avait-elle psalmodié. Ils organisent alors des raids dans les villages les plus reculés, ceux perdus entre les montagnes des Dents de Fer. Les hommes de Balakim s'incarnent sous les pleines lunes les plus rouges, ils peuvent alors jouir une nouvelle fois de leurs sens, leurs vieux instincts de loup affamé se réveillent et ils tuent, décapitent, mangent les intestins et le cœur de leurs victimes, ils retrouvent en la chair des vivants toutes les émotions de haine, de vengeance et de terreur qu'ils rencontraient chez leurs ennemis...

— Pourquoi tueraient-ils de la sorte sans relâche, que cherchent-ils encore dans notre monde funeste au lieu de dormir du sommeil des dieux ?

— La gloire qu'ils ont perdue. L'honneur. L'éclat luisant du sang...

— Tu es folle et soûle comme une truie qui serait

tombée dans une barrique d'ale !

— Un trésor ! avait alors ricané la diablesse, les prunelles étincelantes comme des piécettes d'or.

Suspendu à ses mots, Eraïm s'était redressé et l'avait attrapée par les épaules.

— Quoi ? Que dis-tu, hyène !

— Les hordes de Balakim gardent un trésor... un trésor que le plus dément des despotes ne pourrait imaginer.

— As-tu déjà entendu quelqu'un vouloir s'en emparer ? Parle ou je te ferai égorger par mes canailles !

— Il gît dans les profondeurs des catacombes, là où aucun héros ne s'est encore aventuré... Quand l'armée de Balakim sort, il n'y a plus personne pour veiller sur ces merveilles... Il te suffirait d'attendre que ces damnés s'en aillent assouvir leurs instincts de sang pour que...

La bougresse s'était endormie, emportée par l'hydromel comme une fourmi par un déluge. Sa tête avait roulé sur son épaule ivoirine. Eraïm relâcha son étreinte puis laissa sa captive s'effondrer sur le sofa.

Un sourire farouche s'était dessiné sur les lèvres du guerrier, il connaissait l'emplacement de la grotte de Balakim ; pour lui, cette histoire de damnés plus ennuyeuse que les jours de paix était à dormir debout ; pas même une chauve-souris n'avait dû s'échapper de ce trou de caillasse, il en était per-

suadé, cependant la probabilité qu'un trésor eût été abandonné par une armée des temps anciens l'avait laissé rêveur... et redonné l'âme d'un aventurier.

À présent, il se tenait donc sous le pâle éclat des étoiles ; une pleine lune rejoindrait bientôt ce plafond scintillant, blanche comme le mamelon d'une danseuse néméidienne et promise à une nuit agitée.

La faim torturait son estomac, aussi retourna-t-il près de sa monture qu'il avait attachée à un roc singulier : un gigantesque piton comme il en existait des milliers dans cette région désolée.

Des nuages filandreux glissaient sous les constellations et se déchiraient sur les pics des Dents de Fer.

Jusqu'ici, Eraïm n'avait pas rencontré âme qui vive si ce n'était quelques chacals apeurés et efflanqués fuyant à son approche. Son ouïe affinée par des années de maraudages lui avait fait entendre le craquement de la terre sous la canicule, mais jamais il n'avait surpris le moindre murmure ou ne serait-ce qu'un semblant de voix humaine. Il était seul, plus seul qu'un ermite méditant dans l'austérité de sa hutte, il le savait.

Le cliquetis de plusieurs centaines de milliers d'étriers se fit soudain percevoir. Eraïm releva la tête, cessant de mâcher l'infecte galette de blé noir que la chaleur avait gâtée.

Il se précipita derrière deux rochers, lisses comme

l'acier et légèrement disjoints. De sa hauteur, Eraïm put espionner le plateau devant la grotte gorgée de ténèbres.

Un cavalier surgit de l'ancre, translucide, plus grand et plus large que le commun des mortels. Sa monture était caparaçonnée d'une armure qui reflétait l'éclat sombre de la roche environnante.

(...)

# L'INNOMÉE

*ÉLIE DARCO*

La frange ténébreuse de la forêt de conifères saluait l'onctueux moutonnement du ciel sous le souffle de l'halny. Au vent tempétueux des montagnes jetant ses dernières forces à l'assaut de ces contrées toutes proches de la Baltique et de ses eaux froides, la brise maritime répondait en rires humides et saveur de sel. Avna, au sommet d'une colline, contemplait, d'un regard rêveur, le pays qui l'avait vue naître. Au-delà de la masse mouvante des arbres, elle irait par les chemins de son enfance, retrouver les siens, parents et amis dans le petit village côtier de Dadzva. Voilà cinq ans qu'elle les avait quittés pour répondre à l'appel pressant des prêtresses de Siwa.

Un sourire naquit sur ses lèvres à l'évocation de la déesse à qui elle s'était destinée. Son cœur exultait à servir la Mère de tous les Slaves. Au temple de Riv'haf, Avna avait appris à la révéler, à célébrer sa

féconde puissance qui octroyait à la terre les fruits juteux du labeur des hommes et qui, dans les matrices des femmes, faisait naître l'espoir d'une descendance saine et nombreuse. Elle savait les vers chantés qui tempéraient les humeurs divines, elle connaissait chacun des rites de fertilité, d'amour, elle possédait l'érudition des simples nécessaires aux femmes pour fortifier l'enfant à naître et apaiser les douleurs de la délivrance. À Riv'haf, quand l'heure n'était pas aux célébrations, elle portait son savoir dans les enclos et les maisons comme les autres prêtresses du temple. Mais dans chacune de ses prières, elle n'oubliait pas d'adjurer la Mère d'apporter bonheur et prospérité à son village et, plus encore, à celui qu'elle aimait passionnément : Oygav, son plus jeune frère, qu'elle avait élevé comme son propre fils à la mort de sa mère. Il était âgé de treize ans lorsqu'elle était partie pour Riv'haf.

*Oygav, un homme à présent, qu'il doit avoir changé !* Bientôt elle le saurait, elle le verrait.

C'est au trot soutenu qu'elle reprit son chemin et Mayor, sa sombre jument, s'en trouva réjouie malgré la longue route qu'elles avaient déjà accomplie. À sentir entre ses cuisses les puissants muscles de l'animal, Avna se sentit allégée des fatigues du voyage. Monter à cru lui était un plaisir. Le peuple slave et le cheval s'accompagnent depuis la nuit des

temps, l'un servant l'autre, l'autre le célébrant pour sa force, son courage et son amitié plus que pour sa docilité. On n'enferme pas un ami dans un carcan de cuir, on ne se protège pas de son odeur et de sa sueur avec une couverture, on partage son chemin comme l'on partage ses sensations de course, de chaleur ou de nervosité.

*Faire corps avec sa monture, c'est ce qui donne tant d'adresse et de prestige aux cavaliers slaves,* songea-t-elle. Et elle avait beau être née femme par la grâce de Siwa, elle n'en possédait pas moins cet orgueil des hommes et cette habilité à conduire sa jument d'une main, d'un balancement tenu des reins ou par le son de la voix. Mayor était l'animal qu'elle préférait entre tous ceux alloués aux prêtresses de Siwa. C'était une bête splendide, incroyablement réfléchie malgré son caractère parfois tempétueux. Avna n'avait que faire de la brusquer ou de la contraindre à la lenteur, bien au contraire ; elle lui lâcha la bride et c'est presque au galop qu'elles s'enfoncèrent sous la frondaison d'onyx moirée de bleu-gris de la forêt.



Les aiguilles des pins et des épicéas trois fois centenaires formaient un matelas souple et trompeur. Avna tira légèrement sur les rênes et murmura quel-

ques paroles de patience à l'encontre de sa jument. Il fallait se méfier des faux plats et des obstacles invisibles. Le froid était moins vif sous le couvert des arbres, mais la jeune femme rajusta son manteau aux couleurs chamarrées en scrutant les ombres des taillis. Il y avait dans les bois les lechiï, dont l'habitude était d'entraîner les voyageurs à leur perte. Elle ne les craignait pas vraiment, elle était chez elle, et puis elle avait, dans la poche de sa lourde pelisse de laine et de fourrure, une lougovka, un rameau écorcé de tilleul, qui lui assurait une protection contre les sorts de ces génies sylvestres. On disait aussi qu'une fois perdu dans les forêts, il fallait ôter ses vêtements et les retourner pour se défaire des illusions. Ce qu'on en racontait, des histoires, sur les lechiï et les autres esprits champêtres ou domestiques au coin du feu dans son village ! Source de chagrin ou de chance, divinités mineures de l'entre-deux mondes, ils aimaient à prendre part à la vie des Slaves.

Avna suivait un sentier. Elle s'imprégnait de la fragrance des résineux, témoins des âges, comme précédemment où, au sommet de la colline, elle avait respiré à grandes goulées les odeurs de marée encore discrètes dans le vent. À chaque nouvel arôme surgi de son enfance, elle sentait son cœur battre plus fort comme pour l'appeler à la reconnaissance de ses origines, des valeurs de sa famille, de son clan. Bientôt

elle les étreindrait de ses bras, elle foulerait du pied les planches de la chaumière où elle avait poussé son premier cri. Elle rirait à faire mentir ses souvenirs, de tout voir plus petit ou plus beau que dans sa mémoire. Elle prendrait des nouvelles de tous, les voisins viendraient la visiter chaque soir qu'elle resterait présente, on échangerait des histoires d'autrefois et de toujours, on danserait au son des cithares, des voix des femmes qui s'envolent vers les strates glacées des cieux étoilés. Les rires des hommes se feraient suaves et chauds aux moments des veillées, lorsque le froid constelle de givre les campagnes alentour et qu'il n'en fait pas moins doux au sein du clan rassemblé. Et puis, elle voudrait tout savoir de lui, d'Oygav, elle écouterait son père et son autre frère bien sûr, mais la joie de revoir le plus jeune surpassait toutes les autres.

Elle se souvint alors du jour de son départ. Oygav était déjà un homme, mais cette dernière nuit, elle avait dormi avec lui comme elle le faisait jadis lorsqu'il était tout petit et qu'il craignait que le Bouka n'ait élu domicile sous son lit et ne tente de l'enlever. Des heures durant, ils n'avaient pu trouver le sommeil, ils avaient ri, ils avaient pleuré, elle avait voulu évoquer pour lui ce que le futur serait sans elle, ni plus froid ni plus triste, seulement différent. Au matin, il l'avait accepté et, dans un murmure, il avait dit,

avec la vivacité d'esprit et l'innocence surprenantes des jeunes de son âge, qu'il lui rendait sa liberté, qu'elle devait avoir sa vie à elle. Puis avec une sagesse insoupçonnée, il avait ajouté :

— Ma sœur, ton travail de mère auprès de moi ne se termine pas aujourd'hui, car tous les jours où nous serons séparés je me souviendrai de ta tendresse ; elle sera mon manteau, je me souviendrai de ce que tu m'as appris, et cela sera mon chemin, je sentirai la force de ton amour et cela sera mon soutien. Tu vois, je ne suis pas démunie pour avancer dans l'existence !

Entre sourire et larmes, Avna soupira d'émotion, bientôt... Oui, bientôt...

(...)

# LE SCEPTRE D'ÉMERAUDE

**CARLOS SAIZ CIDONCHA**

On disait sur l'Océan Occidental que lorsque Khonter d'Argos riait, les monstres marins sortaient de leurs tanières et émergeaient pour entendre ses éclats de rire.

Mais, cette fois-ci, le corpulent pirate ne riait pas sur le pont de son vaisseau, le *Cormoran Noir*, pour célébrer le succès de quelque sanglant abordage. Il le faisait à l'intérieur de sa demeure de pierre de Tartag, la plus grande et l'unique île habitée du sauvage archipel Baracha. Et son auditoire était exclusivement humain, si un tel terme pouvait s'appliquer aux trois malandrins de confiance de son équipage et au gigantesque Ghor, le bourreau attitré du pirate.

Il y avait aussi, enchaînés au mur, les deux prisonniers. Un homme d'âge plus que mûr et une belle jeune fille sur les traits desquels on pouvait deviner, bien qu'ils fussent tous deux vêtus de costumes hybo-

riens, le sceau sans pareil de l'énigmatique race stygienne.

Il était peu probable que les éclats de rire de Khonter, eussent-ils même traversé les parois de pierre, aient éveillé l'admiration ou la peur de quiconque. Car tout Tartag hurlait et riait dans la formidable orgie par laquelle les pirates célébraient le plus fameux de leurs coups : la capture du convoi zingaran qui convoyait à Shem la dot de la princesse Chabela, fille préférée du vieux roi Ferdrugo. Un véritable trésor pour les mains avides des loups de Baracha, une chose comme on n'en avait jamais vue dans l'archipel des pirates !

Ainsi donc, Khonter l'Argosséen pouvait rire tout son saoul en contemplant d'un œil moqueur ses deux captifs.

— De l'or, de l'argent, des bijoux ! hurla-t-il soudain. Le plus fabuleux butin de l'histoire de Tartag ! Mais non, le vieux Khonter n'a pas souillé ses mains avec les richesses de Ferdrugo de Zingara. Non, il a troqué sa part contre deux prisonniers, deux simples pèlerins stygiens se rendant de Kordava à Asgalun. Pourquoi ? Le vieux Khonter aurait-il perdu la raison ?

Il se pencha en souriant vers le captif le plus âgé dont le visage semblait affecter l'indifférence.

— Ou peut-être a-t-il de très bonnes raisons pour

avoir agi ainsi ? N'es-tu pas d'accord avec moi, Shutmekri, jadis grand-prêtre de Khemi, et qui aujourd'hui fuis ton pays ?

Le Stygien ne répondit pas, mais de fines gouttes de sueur apparurent aussitôt sur son front. Khonter le remarqua et se remit à rire. Il sortit d'une de ses poches un petit objet qu'il montra à son prisonnier.

— Dangereux sont les pouvoirs du grand Shutmekri le magicien, railla-t-il. Mais il lance en vain ses sortilèges sur Khonter l'Argosséen, seigneur de la mer. Car cette amulette me protège. Un portrait de Shutmekri lui-même, gravé sur une pierre d'un autre âge.

Il fit sauter l'amulette entre ses mains tandis que le magicien stygien serrait les lèvres.

— Qui n'a pas entendu parler de Shutmekri le Stygien et de son incomparable fille Nofer, la perle noire de Khemi ? poursuivit-il. De Shutmekri, qui voulait fouler aux pieds le pouvoir du Cercle Noir et qui, échouant, dut fuir sa patrie pour échapper à la vengeance de son ennemi, le puissant Thoth-Amon, prince des magiciens ? Le seigneur du Cercle Noir a distribué cent amulettes comme celle-ci sur les rives de l'Océan Occidental. L'effigie de Shutmekri, chargée d'un pouvoir magique défensif contre ses sortilèges.

— Ainsi donc, tu vas me livrer à Thoth-Amon, Ar-

gosséen ? fit le Stygien, parlant pour la première fois.

Le pirate se recula, son visage feignant la réflexion.

— Certes, le Seigneur du Cercle Noir récompenserait magnifiquement celui qui lui livrerait son ennemi, l'homme qui a l'intention de tarir les sources de l'antique pouvoir de Set qui alimente le Cercle...

— Tais-toi, pirate ! coupa le Stygien, soudain courroucé. Pourquoi parles-tu de choses que tu ignores ? Oui, j'ai voulu priver le monstrueux Cercle Noir des pouvoirs primordiaux qui l'alimentent, mais je ne me suis pas rebellé contre le dieu Set. Si tu soupçonnes ce que le Cercle Noir peut faire à la Stygie et au monde entier, tu te rangerais aussitôt à mes côtés, Khonter d'Argos...

Le pirate eut un rire moqueur.

— Qu'importe à un loup des océans comme moi ce qui se passe en Stygie ou dans le monde ? fit-il. Mais tu m'as accusé de parler de choses que j'ignore, et c'est faux. Le vieux Khonter a roulé sa bosse un peu partout dans le monde et des livres et des documents antiques lui sont passés entre les mains. Non, Shutmekri, je ne compte pas te livrer à Thoth-Amon du Cercle Noir. Mes visées vont plus loin, en quête des feux d'un trésor que nuls yeux humains n'ont contemplé depuis mille ans. Un trésor auprès duquel le butin que nous avons ravi aux Zingarans – que dis-je ? – les richesses mêmes de l'empereur de Touran

ne seraient qu'une poignée de fumier.

Le Stygien pâlit mais ne dit rien.

— Il y a mille ans, lorsque le monde était jeune, poursuivit le pirate, un grand roi régnait sur un continent qui n'était aucun de ceux que nous connaissons. Kull le Grand unifia les Sept Royaumes et vainquit le peuple serpent, progéniture de Set sur la Terre.

« Mais on sait qu'un jour, après la victoire, le roi Kull abandonna le trône et partit en Atlantis, la grande île aujourd'hui submergée, sans autre compagnie que celle de son plus fidèle ami, Brule à la Lance. Il emporta avec lui le plus merveilleux joyau de tous les temps, celui qu'on nomme le Sceptre d'Émeraude.

— Tu sais tout cela ? s'exclama Shutmekri, épouvanté.

— Je le sais, assura le pirate. Il affirmait qu'il fallait fermer définitivement la porte au Peuple Serpent, et que seul le Sceptre pouvait le réaliser. Une année durant il fut absent, et puis il revint s'asseoir sur son trône de Valusia sans mot dire de ce qu'il avait trouvé dans son voyage.

« Mais son ami, le Picte Brule, confia quelques mots aux oreilles d'une belle fille de son pays. Il parla de Taïd, la Montagne Maudite, tout aux confins d'Atlantis, par-delà les marécages et les forêts, là où

nul homme ordinaire ne peut arriver. Il parla de l'immense trésor amassé par les hommes-serpents dans une grotte profonde. Et il n'en dit pas plus, car bien qu'il fût le plus brave des Pictes, quelque chose avait semé la peur dans son cœur.

« Eh bien, Shutmekri, Atlantis s'est abîmée dans les eaux, mais on dit que la cime de l'odieuse Taïd se dresse toujours à la surface de l'Océan, quelque part vers le Sud inconnu. Tu sais où elle se trouve. Je sais que tu allais à Asgalun pour y louer un bateau. Tu me conduiras au Sceptre de Kull et au trésor des hommes-serpents !

(...)